

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an... Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne... Le prix des Abonnements est payable d'avance...

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an... Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

BOURSE DE PARIS (Services gouvernementaux) 2 FÉV. 31 JANV. 3 1/2 0/0... 82 1/2... 82 00... 3 1/2 0/0 amortissable... 83 65... 83 25... 4 1/2 0/0... 114 75... 115 00... Emprunts 5 0/0 ex-cou... 119 25... 117 10...

étant non de faire triompher une théorie particulière, mais d'accorder une protection égale aux divers intérêts du pays. Ceci dit et justice rendue aux intentions du ministre du commerce, nous devons constater que son discours porte encore la trace des préoccupations exclusives auxquelles il obéissait en adressant aux industriels de la région du Nord l'allocation dont nous avons plus haut reproduit un extrait. Dans l'historique qu'il a tracé de notre législation douanière, M. Tirard a fait observer que déjà, au temps de Colbert, les intérêts particuliers résistaient énergiquement aux efforts du gouvernement pour abaisser les barrières. Colbert n'avait pas passé, jusqu'à ce jour, pour un grand abaisseur de barrières en matière de douanes. Ce grand homme, que l'on pourrait justement appeler le père de l'industrie française, était d'ailleurs mieux préparé qu'aucun autre à comprendre la résistance opposée par les intérêts particuliers aux changements apportés dans la législation commerciale. Colbert était fils de manufacturier et il pouvait se rendre compte des angoisses qu'un industriel doit éprouver à l'idée de voir le produit de son travail capricieusement détruit du jour au lendemain par une révolution opérée dans la législation commerciale. Enfin Colbert était assez versé dans la science du gouvernement et des affaires pour ne pas distinguer, d'une façon judiciale, l'intérêt général des intérêts particuliers. Qu'est-ce, en effet, que l'intérêt général, sinon la résultante de tous les intérêts particuliers?

université aux influences extérieures: comme s'il n'était pas, au contraire, du devoir de l'Etat de placer cette institution sous la garde des grands pouvoirs publics: comme si, encore une fois, l'instruction pouvait exister sans l'éducation! Dans le discours vraiment remarquable qu'il a prononcé vendredi au Sénat, M. Jules Simon a défini d'un trait ce que devrait être le conseil supérieur: « Suivant moi, le véritable pédagogue, c'est celui qui a été longtemps mêlé à la vie, qui a vu l'homme sous toutes ses faces, qui a pris part aux événements les plus graves, et qui peut alors envisager les choses de haut, en un mot, celui qui est homme, peut créer un homme et dire comment on doit l'élever. C'est pourquoi je pense que vous devez faire entrer dans votre conseil les représentants de toutes les grandes carrières libérales. » L'université peut-elle dire qu'elle a été mêlée à la vie? Ses méthodes d'enseignement, si excellentes qu'elles soient, remplacent-elles jamais ce que M. Bocher appelle la science de l'homme, la connaissance de ce qu'il faut à nos jeunes générations? En un mot, trouvera-t-on jamais le nouveau conseil supérieur du côté des partisans de la liberté, lui qui sera tout entier « sous la coupe » et dans la main de l'Etat?

Certains Orientaux ont une façon de pratiquer les ablutions religieuses qui égarait un peu vivement les bords fleuris qu'arrosent la Seine; d'autres passent leur temps à se contempler le nombril dans une position qui dénonce plus de souplesse que de sentiment de la pudeur; d'autres cultes, comme celui des Adamites dans le Nouveau-Monde, consiste à célébrer les saints mystères dans le costume galant d'Eve avant le péché. D'autres... mais nous n'insistons pas, et pour cause. Suffira-t-il de déclarer ces cultes à la municipalité et pourra-t-on les pratiquer avec la permission de M. le maire?... Oui! pourvu qu'on les pratique publiquement. Nous vivons dans une triste époque, mais la République se ménage des distractions!... SIMON BOUBÉE.

tionnaires chargés de l'accomplir un bien grand empressement, mais que, chez un certain nombre, on éprouvait des refus que rien ne justifiait. En ce qui concerne les pétitions renvoyées à la commission spéciale qui sont recouvertes, d'après les renseignements qui nous ont été fournis, de 1,238,267 signatures, chacune des catégories donne des résultats à peu près identiques à ceux que nous venons de constater. 704,124 signatures d'hommes, 534,143 signatures de femmes, 660,000 signatures légalisées, 400,000 signatures non légalisées, 178,267 signatures déclarées authentiques par certains signataires, ainsi que nous venons de le dire pour les pétitions renvoyées à la 6^e commission. Pour être complets, ajoutons que la 4^e commission avait reçu 36 pétitions concluant au rejet de la loi et revêtues de 2,442 signatures, et la 5^e commission 7 pétitions comprenant 114 signatures. Ainsi le nombre total de signatures recueillies contre le projet de loi présenté par le ministre et constatées par les diverses commissions s'élevait, au moment où elles ont été saisies des pétitions :

(toutefois de remarquer que, dans les 917,827 signatures obtenues par la ligne, 387,895 seulement réclament l'instruction laïque. Il n'en entre pas dans notre cadre, et nous n'avons pas l'intention, comme nous le disions tout à l'heure, de provoquer une discussion prématurée; mais nous ne pouvons nous empêcher de constater, pour l'accomplissement de notre tâche, que les questions soulevées par les pétitionnaires touchent les points les plus graves et visent nos libertés les plus précieuses: la liberté d'enseignement, la liberté de conscience; nos droits les plus sacrés: le droit du père de famille de choisir des maîtres à ses enfants, le droit de propriété menacé par la suppression d'établissements fondés en vertu des lois. L'importance de ces questions et de toutes celles qui en découlent explique le pétitionnement, son étendue, le concours qui lui a été donné dans toutes les classes de la société, dignitaires ecclésiastiques, prêtres et laïques, pères et mères de famille, élèves anciens et nouveaux de ces établissements dont une longue expérience a démontré l'excellence. Nos archevêques, nos évêques, nos premiers élevés la voix, et qui pourra... en

Le discours de M. Tirard

M. le ministre du commerce, en montant à la tribune, s'est défendu, tant en son nom personnel qu'au nom du gouvernement, d'obéir, en examinant la politique économique du pays, à des considérations politiques, ou de chercher la satisfaction d'une opinion purement spéculative ou théorique. Cette précaution oratoire n'était pas inutile. M. le ministre s'était montré moins réservé, en effet, lorsqu'un mois de juin dernier, s'adressant à Lille, aux industriels rassemblés sur son passage, il leur disait: « Je crois à la liberté commerciale comme je crois à toutes les libertés. J'ai plus de confiance dans la facilité des échanges que dans les restrictions et les entraves. Je crois à l'harmonie des grandes conceptions humaines, et je ne puis admettre comme une calamité publique le résultat légitime et naturel des travaux gigantesques exécutés par tous les peuples de la terre pour franchir la distance qui les sépare. » M. Tirard tenait à Lille le langage d'un croyant beaucoup plus que celui d'un homme politique. Le devoir d'un ministre, le devoir d'un gouvernement, dans l'examen d'une question aussi importante, aussi complexe que celle qui est aujourd'hui posée devant la Chambre, est de se dégager de toute idée préconçue, de toute conception théorique absolue et de se guider uniquement par la considération des intérêts du pays, étudiés sans passion et sans parti-pris. Un ministre du commerce qui se déclare partisan soit du libre-échange, soit de la protection, commet une faute grave, sa mission

Le conseil supérieur, hélas! sera ce que M. Jules Ferry a voulu qu'il fût. Il sera, comme l'a dit M. Bocher, il sera livré à l'Université, qui, elle, sera livrée à l'arbitraire administratif. Et tout cela sous prétexte d'enlever l'Uni-

LE COMBLE DE LA LIBERTÉ DES CULTES

Que disait-on donc que les gouvernements dont nous jouissons, n'étaient pas amis de la liberté? La Chambre des députés vient d'adopter une proposition de loi dont l'article 1^{er} est ainsi conçu: Article 1^{er}. — Les réunions qui auront exclusivement pour objet la célébration d'un culte religieux seront licites, pourvu qu'elles soient publiques et sauf une déclaration préalable à la municipalité du lieu. Malheureusement voilà qui peut mener loin! Passe pour le culte de M. Loison qui célèbre dans un café-concert un christianisme arrangé pour piano et grosse caisse. Passe pour le culte des ennuyés gentiment qui poursuivent les passants pour leur prodigier leurs petites brochures plus ou moins bibliques. Ces cultes peuvent être grotesques, mais ils ne sont pas indécentes dans toute la rigueur du mot. Mais il est d'étranges cultes sur la surface du globe, et messieurs les députés s'engageant beaucoup en les autorisant tous pourvu qu'ils soient publics et déclarés à la municipalité du lieu.

RAPPORT

FAIT AU NOM DE LA COMMISSION DES PÉTITIONS (1) SUR LES PÉTITIONS RELATIVES À L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, PAR M. PAJOT, SÉNATEUR. Messieurs, Votre commission, la dernière de la session ordinaire de 1879, a été saisie d'un très grand nombre de pétitions demandant le rejet du projet de loi sur l'enseignement supérieur. Ce nombre eût été plus considérable encore si la loi, adoptée par la Chambre des députés, n'avait été peu de jours après adressée au Sénat. Dès ce moment, les pétitions furent, conformément au règlement, renvoyées directement à la commission spéciale chargée de l'examen de cette loi. Votre commission était autorisée à suivre la même voie et à renvoyer à la commission spéciale les pétitions qui lui étaient soumises. Toutefois, en présence de la résolution prise par la 4^e commission d'accompagner ce renvoi d'un rapport qui a été déposé sur le bureau du Sénat, imprimé et distribué, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de suivre cette voie.

Signatures

Pour la 4^e commission, à 2,442 Pour la 5^e commission, à 114 Pour la 6^e commission, à 445,499 Et pour la commission spéciale, à 1,238,267 Soit en totalité 1,636,322 Le rapport supplémentaire présenté par M. Jules Simon au nom de la commission spéciale dans la séance du 13 janvier constate que l'état départemental des signatures apposées sur les pétitions contraires aux projets de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et sur le conseil supérieur de l'instruction publique donne en définitive un résultat total de 1,809,045. C'est là un résultat matériel considérable et qui n'eût jamais été obtenu, s'il ne fût sorti des entrailles du pays, et s'il n'eût été comme le soulèvement de l'opinion publique. L'autorité, de son côté, pour entraver le pétitionnement, n'a pas toujours reculé devant les moyens d'intimidation en son pouvoir; des maires ont été suspendus ou destitués pour avoir apposé leurs signatures sur les pétitions, ou même, cela s'est vu, parce que quelqu'un de leurs proches avait eu d'un droit que la constitution consacrait. Des instituteurs, des institutrices, des gardes champêtres, des débitants de tabacs ont été menacés dans leur avenir, des cafés ont été fermés... mais rien n'a pu arrêter l'élan; on remplissait un devoir. Permettez-nous maintenant une comparaison: En 1871, la ligue de l'enseignement avait provoqué un pétitionnement en faveur de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque; les promoteurs du mouvement ont fait de grands efforts, cela n'est pas nié, pour obtenir un résultat important; l'action commença en 1871 ne s'est terminée qu'en 1873, et voici d'après un opuscule publié par la ligue, au cours de cette dernière année, les résultats obtenus :

FEUILLETON DU 3 FÉVRIER — 63 — SANS FAMILLE DEUXIÈME PARTIE EN AVANT C'était la tante d'Alexis. Je crus qu'elle allait nous engager à entrer et à nous reposer, car nos jambes poussaient et nos figures hâlés par le soleil, criaient haut notre fatigue, et nous allâmes par la ville, à la recherche d'un boullanger, car nous avions grand'faim, n'ayant pas mangé depuis le petit matin, et encore une simple croûte qui nous était restée sur notre ditte de la veille. J'étais honteux de cette réception, car je sentais que Mattia se demandait ce qu'elle signifiait. A quel bon faire tant de belles? Il me sembla que Mattia allait avoir une mauvaise idée de mes amis, et que quand je lui parlerais de moi, il ne m'accorderait pas avec la même sympathie. Et je tenais beaucoup à ce qu'il eût d'avance de la sympathie et de l'amitié pour Lise. La façon dont nous avions été accueillis ne m'engageait pas à revenir à la maison, nous allâmes un peu avant six heures attendre Alexis à la sortie de la mine. L'exploitation des mines de la Truyère se fait par trois puits qu'on nomme puits

Saint-Julien, puits Sainte-Alphonse et puits Saint-Pancrace; car c'est un usage dans les boullères de donner assez généralement un nom de saint aux puits d'extraction, d'aérage ou d'essai, c'est-à-dire d'épuisement; ce saint étant choisi sur le calendrier le jour où l'on commence le fonçage, sert non-seulement à baptiser les puits, mais encore à rappeler les dates. Ces trois puits ne servent point à la descente et au remontage des ouvriers dans les travaux. Cette descente et ce remontage se font par une galerie qui débouche à côté de la lampisterie et qui aboutit au premier niveau de l'exploitation, d'où il communique avec toutes les parties de la mine. Par là on a voulu parer aux accidents qui arrivent trop souvent dans les puits lorsqu'un câble casse ou qu'une tonne accroche un obstacle et précipite les hommes dans un trou d'une profondeur de deux ou trois cents mètres; en même temps on a cherché aussi à éviter les brusques transitions auxquelles sont exposés les ouvriers qui, d'une profondeur de deux cents mètres où la température est égale et chaude, passent brusquement, lorsqu'ils sont remontés par la machine, à une température inégale et gagnent ainsi des pleurésies et des fluxions de poitrine. Prévenu que c'était par cette galerie que devaient sortir les ouvriers, je me postai avec Mattia et Capi devant cette ouverture, et, quelques minutes après que six heures eurent sonné je commençai à apercevoir vaciller, dans les profondeurs sombres de la galerie, des petits points lumineux qui grandirent rapidement. C'était les mineurs

qui, la lampe à la main, remontaient au jour, leur travail fini. Il s'avancèrent lentement, avec une démarche pesante, comme s'ils souffraient dans les genoux, ce que je m'expliquai plus tard, lorsque j'eus moi-même parcouru les escaliers et les échelles qui conduisent au dernier niveau; leur figure était noire comme celles des ramoneurs, leurs habits et leurs chapeaux étaient couverts de poussière de charbon et de plaques de boue mouillée. En passant devant la lampisterie chacun entra et accrochait sa lampe à un clou. Bien qu'attentif, je ne vis point Alexis sortir et s'il ne m'avait pas sauté au cou, je l'aurais laissé passer sans le reconnaître, tant il ressemblait peu maintenant, des pieds à la tête, au camarade qui autrefois courait dans les sentiers de notre jardin, sa chemise propre retroussée jusqu'aux coudes et son col entr'ouvert laissant voir sa peau blanche. — C'est Remi, dit-il, en se tournant vers un homme d'une quarantaine d'années qui marchait près de lui et qui avait une bonne figure franche comme celle du père Acquin; ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'ils étaient frères. Je compris que c'était l'oncle Gaspard. — Nous l'attendions depuis longtemps déjà, me dit-il avec bonhomie. — Le chemin est long de Paris à Varses. — Et les jambes sont courtes, dit-il en riant. Capi, heureux de retrouver Alexis, lui témoignait sa joie en tirant sur la manche de sa veste à pleines dents.

Pendant ce temps, j'expliquai à l'oncle Gaspard que Mattia était mon camarade et mon associé, un bon garçon que j'avais connu autrefois, que j'avais retrouvé et qui jouait du cornet à piston comme personne. — Et voilà M. Capi, dit l'oncle Gaspard; c'est demain dimanche, quand vous serez reposés, vous nous donnerez une représentation; Alexis dit que c'est un chien plus savant qu'un maître d'école ou qu'un comédien. Autant que je m'étais senti gêné devant la tante Gaspard, autant je me trouvais auaise avec l'oncle: décidément c'était bien le digne frère du « père ». — Causez ensemble, garçons, vous devez en avoir long à vous dire; pour moi, je vais causer avec ce jeune homme qui joue si bien du cornet à piston. Pour une semaine entière; et encore eût-elle été trop courte. Alexis voulait savoir comment s'était fait mon voyage, et moi de mon côté, j'étais pressé d'apprendre comment il s'était habitué à sa nouvelle vie, si bien qu'occupés tous les deux à nous interroger, nous ne pensions pas à nous répondre. — Nous marchions doucement, et les ouvriers qui regagnaient leur maison nous dépassaient; ils allaient en une longue file qui tenait la rue entière, tous noirs de cette melle poussière qui recouvrait le sol d'une couche épaisse. Lorsque nous fûmes près d'arriver, l'oncle Gaspard se rapprocha de nous: — Garçons, dit-il, vous allez souper avec nous. Jamais invitation ne me fit plus grand

plaisir, car tout en marchant, je me demandais si, arrivés à la porte, il ne faudrait pas nous séparer, l'accueil de la tante ne m'ayant pas donné bonne espérance. — Voilà Remi, dit-il, en entrant dans la maison, et son ami. — Je les ai déjà vus tantôt. — Eh bien, tant mieux, la connaissance est faite; ils vont souper avec nous. J'étais certes bien heureux de souper avec Alexis, c'est-à-dire de passer la soirée auprès de lui, mais pour être sincère, je dois dire que j'étais heureux aussi de souper. Depuis notre départ de Paris, nous avions mangé à l'aventure, une croûte ici une miche là, mais rarement un vrai repas, assis sur une chaise, avec de la soupe dans une assiette. Avec ce que nous gagnions, nous étions, il est vrai, assez riches pour nous payer des festins dans de bonnes auberges, mais il fallait bien faire des économies pour la vache du prince, et Mattia était si bon garçon qu'il était presque aussi heureux que moi à la pensée d'acheter notre vache. Ce bonheur d'un festin ne nous fut pas donné ce soir-là; je m'assis devant une table, sur une chaise, mais on ne nous servit pas de soupe. Les compagnies de mines pour le plus grand nombre établies des magasins d'approvisionnement dans lesquels leurs ouvriers trouvent à prix de revient tout ce qui leur est nécessaire pour les besoins de la vie. Les avantages de ces magasins sautent aux yeux: l'ouvrier trouve des produits de bonne qualité et à bas prix, qu'on lui fait payer en retenant le montant de sa dépense sur sa paye de quin-

zaine, et par ce moyen il est préservé des crédits des petits marchands de détail qui le rueraient, il ne fait pas de dettes. Seulement, comme toutes les bonnes choses, celles-là a son mauvais côté; à Varses, les femmes des ouvriers n'ont pas l'habitude de travailler pendant que leurs maris sont descendus dans la mine; elles font leur ménage, elles vont les unes chez les autres, boient le café ou le chocolat qu'on a pris au magasin d'approvisionnement, elles causent, elles bavardent, et quand le soir arrive, c'est-à-dire le moment où l'homme sort de la mine pour rentrer souper; alors elles courent au magasin et en rapportent de la charcuterie. Cela n'est pas général, bien entendu, mais cela se produit fréquemment. Et ce fut pour cette raison que nous n'edmes pas de soupe: la tante Gaspard avait bavardé. Du reste, c'était chez elle une habitude, et j'ai vu plus tard que son compte au magasin se composait surtout de deux produits: d'une part, café et chocolat; d'autre part, charcuterie. L'oncle était un homme facile, qui aimait surtout la tranquillité; il mangeait sa charcuterie et ne se plaignait pas, ou bien s'il faisait une observation, c'était tout doucement. — Si je ne deviens pas biberon, disait-il en tendant son verre, c'est que j'ai de la vertu; tâche donc de nous faire une soupe pour demain. — Et le temps? — Il est donc plus court sur la terre que dessous? — Et qui est-ce qui vous raccommode? vous devastes tout.